

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

PÊCHE
AUBERGINE

ANAÏS ZIAKOVIC

PÊCHE
AUBERGINE



© Librairie Arthème Fayard, 2024.

© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0800-5

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*« Je regrette l'époque où PCR
voulait dire plan cul régulier. »*

Sara Connard

*« Vint un temps où le risque
de rester à l'étroit dans un
bourgeon était plus douloureux
que le risque d'éclorre. »*

Anaïs Nin

NOTE

Les titres des chapitres de ce roman s'inspirent du *Kama Sutra illustré*.

PARTIE I

L'ÉTOILE DE MER

« Benjamin n'est pas avec toi ? Ça fait longtemps qu'on ne l'a pas vu. »

Sophia, silencieuse, scrute la main en pâte à sel qui décore le mur. Sa petite main, moulée autrefois sous la houlette d'une instit de grande section et figée pour l'éternité dans un geste péremptoire, comme on arrête une voiture, geste qu'elle aimerait reproduire à cet instant pour contrer les assauts maternels : « Pourquoi il n'est pas venu ? Tout va bien au moins ? »

L'objet pend à un clou, entre le porte-torchons et le calendrier

des PTT, que son père s'obstine à appeler ainsi même si le nom a changé en 91. C'est à peu près à la même époque qu'il a exposé dans la cuisine familiale cette décoration, l'équivalent d'une étoile sur Hollywood Boulevard pour lui qui a très tôt vu en sa fille la relève du septième art. Il a toujours cru en elle – même lors de sa prestation en demi-teinte dans le rôle du palmipède dans l'adaptation de *Pierre et le Loup*, montée par sa maîtresse de CE1. Un public féru de festivals off aurait pu saisir la portée de son interprétation, mais, à la salle des fêtes de son petit village du Jura, on était plus branché *Danse des canards* que Prokofiev. Sophia était prédestinée au fiasco : sa carrière

d'actrice avait commencé sur un loupé.

Née avec des yeux violets, ses parents étaient convenus de la prénommer Elizabeth. Comme Elizabeth Taylor. À la mairie, sous le coup de l'émotion, le jeune papa s'était emmêlé les pinceaux. Liz Taylor, Sophia Loren, allez faire la différence. Quand il s'était rendu compte de sa bourde, il était trop tard pour modifier l'état civil et Sophia s'était donc appelée Sophia. À choisir, elle aurait préféré qu'il confonde avec Romy Schneider. Sa mère, elle, n'avait pas ri. Avec les années, elle s'est accommodée à ce prénom. Ce n'est pas si mal, Sophia. Depuis, lorsqu'elle raconte l'anecdote à chaque déjeuner dominical

– bien que les convives en soient les principaux protagonistes –, elle relativise la gravité du cafouillage : « Ça aurait pu être pire, elle aurait pu se retrouver avec un nom tiré de Dallas. »

Aujourd’hui, au déjeuner, c’est un autre prénom que sa mère répète en boucle : Benjamin.

– On ne l’a pas revu depuis la Chandeleur...

– L’Épiphanie, Odile ! corrige son père, je m’en souviens très bien : il avait eu la fève.

Lucide sur ses talents de comédienne, Sophia renonce à mentir plus longtemps :

– Ben et moi, on s’est séparés.

– C’est pas vrai ! s’horripie Odile. Mais enfin, que s’est-il passé ?

Sophia savait bien que ses parents finiraient par se douter de quelque chose. Des mois qu'elle leur cache la rupture. C'est déjà miraculeux de les avoir dupés si longtemps. Elle compte les grains de riz servis avec la blanquette, évite le regard de sa mère, humide et accusateur. Les hommes, c'est comme le potage : ça se garde au chaud. Il ne faut jamais rien prendre pour acquis dans la vie, ma Sophia, je te l'ai toujours dit. Elle ne va pas jusqu'à lui demander ce qu'elle a bien pu faire pour qu'il se tire, mais ses soupirs sont éloquents. Dix ans qu'ils étaient ensemble, les jeunes, Odile était en droit de s'attendre à un petit-fils. Elle en avait rêvé, de cet enfant, un petit Marius ou une petite Léonie, et en second

prénom, le sien accolé à celui de la mère de Ben, Christine. Elle l'avait imaginé, ce coquillage bleu, à la fois bac à sable et pataugeoire, présenté en tête de gondole dans les supermarchés dès le mois de mai ; les journées à éplucher le catalogue Phildar et les soirées à tricoter devant *Top chef*, les premières glaces, les tours de manège et les disputes autour d'une partie de Uno pour savoir si, oui ou non, on additionne les cartes de pénalités.

Henri Mornay tend un sopalin à son épouse, l'air contrit.

— Je ne pensais pas que ça vous affecterait autant..., bredouille Sophia.

Odile renifle. Elle aimait Benjamin comme un fils, mais, plus que tout,

elle chérissait ses spermatozoïdes. Au-delà d'un gendre, elle venait de perdre un petit-enfant.

– Vous êtes assez grands pour savoir ce que vous faites... mais ton père et moi ne sommes pas éternels.

La main sur celle de sa fille, elle ajoute :

– Plus tu tardes à faire un bébé, moins nous en profiterons.

Sophia déglutit. Sa mère se lève pour aller chercher le dessert. Son père en profite pour la sermonner à voix basse :

– Tu choisis mal ton moment...

Sophia a vu le calendrier en entrant. À côté de la création en pâte à sel, il est écrit en rouge à la date de mercredi : « Benayoum ». Docteur

Benayoum, c'est l'oncologue qui suit sa mère. Rémission. Le mot a été lâché à la fin du mois de novembre, mais depuis personne n'ose y croire. Et Odile moins qu'une autre. À l'approche de chaque rendez-vous, l'angoisse revient à pas feutrés se tapir entre les pages de son magazine, sous la toile du bain de soleil de la terrasse, dans les fondus au noir du feuilleton de l'après-midi. Les analyses sont-elles bonnes ? Qu'en est-il des marqueurs ?

Odile Mornay reparaît avec le gâteau, qu'elle n'est pas près de faire déguster à sa descendance. Ses yeux, plus rouges que le coulis de fruits qui recouvre l'entremets, la trahissent : elle a pleuré dans le frigo. Sophia ne peut le supporter.